

*Is mise Peig Ni Laoghaire. A Tiarna Deverill, dbein tú éagóir orm
agus ar mo shliocht trín ár dtalamb a thógáil agus ár spiorad
a bhri-seadh. Go dtí go gceartaíonn tú na h-éagóracha siúd, cuirim
malacht ort féin agus d-oidhrí, I dtreo is go mbí sibh gan
suaimh-neas síoraí I ndomhan na n-anmharbh.*

**Je suis Maggie O'Leary. Lord Deverill, vous m'avez causé
ainsi qu'à ma descendance un tort impardonnable
en vous appropriant nos terres et en brisant notre volonté.
Tant que vous n'aurez pas réparé ce tort,
je vous maudis vous et vos héritiers, et vous condamne
à une éternité sans repos dans le monde des morts-vivants.**

Maggie O'Leary, 1662

Prologue

Comté de Cork, Irlande, 1925

LES DEUX PETITS GARÇONS au visage sale et aux genoux écorchés arrivèrent au portail rouillé par un sentier à peine visible qui partait de la route principale et décrivait une courbe paresseuse dans la forêt. De l'autre côté du portail, oubliées derrière les arbres, se dressaient les ruines calcinées du château Deverill, naguère le fief de l'une des plus grandes familles anglo-irlandaises du pays, qui avait été consumé par un incendie trois ans plus tôt. Le mur de pierre sèche qui entourait le domaine s'était effondré par endroits, sous l'action conjuguée de la négligence, de la voracité insatiable de la forêt et des vents implacables de l'hiver. La mousse y avait établi son empire, conquérant jusqu'aux plus hautes pierres où les mauvaises herbes dressaient leur chevelure hirsute, et le lierre parti à l'assaut de la muraille en avait envahi des pans entiers, la faisant presque disparaître. Les garçons n'étaient pas impressionnés par la grande pancarte qui menaçait les intrus de poursuites, ni par l'allée sombre et boueuse, à peine visible sous les feuilles moisies et les brindilles accumulées au fil des saisons d'abandon. Le cadenas cliqueta inutilement contre sa chaîne lorsqu'ils se faufilèrent entre les battants du portail.

Au sein du domaine, dans la forêt détrempee, le silence régnait. L'été avait fui, chassé par la pluie froide de l'automne et son cortège de

bourrasques glacées. Les rhododendrons rouges qui bordaient l'allée des deux côtés étaient maintenant envahis par un fouillis d'orties, de fougères et de buissons de laurier. Les garçons passèrent devant en courant, ignorant ce que représentaient ces arbustes, ignorant que cette même allée voyait autrefois passer des carrosses qui venaient déposer la fine fleur du comté au magnifique château dressé au-dessus de la mer. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un chemin de terre et le château, un amas de ruines. Seuls s'y risquaient désormais les pigeons et les corbeaux, et des petits garçons intrépides en quête d'aventure, qui ne craignaient pas d'être surpris dans ce lieu oublié.

Ils s'élançèrent, tout excités, dans les herbes folles, pressés d'aller jouer dans les vestiges de ce qui avait jadis été des salons grandioses. Le majestueux escalier avait depuis longtemps disparu et les cheminées centrales s'étaient effondrées à travers le toit, formant une montagne de briques que les gamins durent escalader. Dans l'aile ouest, une partie du toit rescapée, réduite à de solides poutres appuyées sur deux murs subsistants, évoquait la cage thoracique décharnée d'un animal géant abandonné aux éléments.

Les garçons étaient trop dissipés pour ressentir la tristesse qui planait sur les lieux ou pour entendre les échos plaintifs du passé. La jeunesse est sourde à la nostalgie comme à la mélancolie, et à la conscience de la mortalité qu'elles induisent. Les fantômes qui résidaient là, pleurant la perte de leur demeure et la brièveté de leur existence, étaient pareils aux bourrasques qui soufflaient de la mer. Les garçons les entendaient gémir par les fenêtres vides, siffler dans les débris des cheminées, et ne ressentaient qu'un frisson d'exaltation, car, loin de diminuer leur plaisir, l'étrangeté l'augmentait. Pour l'attention qu'ils leur portaient, les fantômes auraient aussi bien pu rester entre eux.

Au-dessus de la porte d'entrée, l'un d'eux distingua une inscription en latin noircie par la suie, à peine visible sur le linteau calciné.

- *Castellum Deverilli est suum regnum 1662*, lut-il tout haut.
- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda le plus petit des deux.

– Ici, tout le monde sait ce que ça veut dire : « Le château d'un Deverill est son royaume ».

Le garçon éclata de rire.

– C'est plus trop un royaume, là !

Ils allaient de pièce en pièce dans la lumière déclinante, deux galopins qui fouillaient le sol avec espoir aux endroits où il était assez meuble. Leur babillage mêlé au croassement des corbeaux et au roucoulement des pigeons apaisait les fantômes qui se rappelaient alors leur propre enfance et les jeux auxquels ils se livraient dans les somptueux jardins du château. Parce que ce dernier avait jadis été splendide.

Au début du siècle, il y avait un jardin ceint de murs, regorgeant de fruits et légumes de toutes sortes, qui nourrissaient la famille Deverill et ses domestiques. Il y avait une roseraie, une orangerie et un labyrinthe où les enfants Deverill se perdaient régulièrement, et même les uns les autres, entre les haies d'ifs. Il y avait des serres extraordinaires où les tomates poussaient parmi les figues et les orchidées, des primevères jaunes qui réfléchissaient le soleil d'été dans le jardin de fleurs sauvages où les dames de la maison prenaient plaisir à pique-niquer et à passer des après-midi à rire et à échanger des commérages. Ces jardins qui étaient jadis un paradis sentaient désormais la décomposition. L'ombre y persistait malgré le soleil et, année après année, le liseron étouffait lentement la végétation jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il ne restait plus rien de l'ancienne beauté du château, si ce n'est une sorte de splendeur sauvage, d'autant plus saisissante qu'elle en était tragique.

Entendant un bruit de moteur, les garçons cessèrent de creuser. Le bruit s'amplifia à mesure qu'une voiture avançait dans l'allée. Ils échangèrent un regard stupéfait et se faufilèrent jusqu'aux pièces donnant sur la façade, d'où, jetant un coup d'œil par une fenêtre sans vitre, ils virent une Ford T flambant neuve passer devant le château et s'arrêter au pied des marches qui montaient vers ce qui était autrefois la porte d'entrée.

Dévorés par la curiosité, ils se bousculèrent pour mieux voir, tout en veillant à garder la tête cachée derrière le mur. Ils restèrent bouche

bée à la vue de la voiture avec sa capote en tissu. Le soleil se reflétait sur le capot arrondi, et les phares chromés brillaient comme des yeux de grenouille. La portière côté conducteur s'ouvrit et un homme en descendit, vêtu d'un manteau en poil de chameau très chic et coiffé d'un chapeau de feutre brun. Il balaya le château du regard, s'imprégnant lentement de cette vision dramatique. Il secoua la tête et fit une grimace comme s'il prenait la mesure du désastre qui avait détruit un si bel édifice. Puis il se dirigea vers la portière côté passager et l'ouvrit.

Il tendit la main et un petit gant noir s'en saisit. Les garçons demeuraient tellement statiques que, n'étaient leurs visages roses et leurs cheveux noirs, on aurait dit deux statues de chérubins espiègles. Avec un intérêt croissant, ils regardèrent la femme descendre du véhicule. Elle portait une robe élégante d'un vert émeraude profond, un long manteau noir et un chapeau cloche noir qui masquait le haut de son visage. On ne voyait que ses lèvres rouges, qui se détachaient sur sa peau blanche. Sous son épaule droite scintillait une grande broche en diamant en forme d'étoile. Les garçons écarquillèrent les yeux, car elle semblait venir d'un autre monde ; le genre de monde qui avait autrefois habité ce vénérable château.

La femme s'avança au pied des murs noircis et leva le menton. Elle reprit la main de l'homme et se tourna vers lui.

– Dieu m'en est témoin, dit-elle, et les garçons durent tendre l'oreille pour entendre ses paroles. Je reconstruirai ce château.

Elle marqua une pause et l'homme la laissa prendre son temps. Finalement, elle reporta son regard sur la carcasse consumée et dit résolument :

– Après tout, j'en ai autant le droit qu'une autre.

PREMIÈRE PARTIE

1

Comté de Cork, Irlande, 1910

KITTY DEVERILL AVAIT neuf ans. Pour d'autres enfants, nés en d'autres temps, avoir neuf ans n'aurait pas voulu dire grand-chose. Mais pour Kitty, née le neuvième jour du neuvième mois de l'an dix-neuf cent, ce neuvième anniversaire avait revêtu une importance particulière. Ce n'était pas sa mère, la belle et narcissique Maud, qui lui avait mis ces idées dans la tête ; Kitty ne l'intéressait pas. Elle avait deux autres filles bientôt majeures et un fils chéri, à Eton, qui était la prunelle de ses yeux. Au cours des cinq années qui s'étaient écoulées entre la naissance d'Harry et celle de Kitty, Maud avait fait trois fausses couches provoquées par de folles chevauchées dans les collines autour de Ballinakelly – elle n'était pas disposée à se laisser priver de ce plaisir par une grossesse importune. Cependant, aucun galop téméraire n'avait réussi à la délester de son quatrième enfant qui, contrairement aux attentes, se révéla être une petite fille faible et piaulante, aux cheveux roux et à la peau translucide, qui évoquait davantage un chaton malingre qu'un bébé humain. Maud en avait détourné le visage avec dégoût, niant son existence même. À vrai dire, elle avait résolument rejeté son enfant, refusé de la présenter à ses amis, enfilé sa tenue de cavalière et était partie à la chasse comme si la naissance n'avait jamais eu lieu. Pour une femme si imbue de sa propre beauté, un bébé laid était un outrage. Non, Maud n'aurait jamais mis dans la

tête de Kitty l'idée qu'elle était d'une manière ou d'une autre spéciale ou importante.

C'est sa grand-mère paternelle, Lady Adeline Deverill, qui lui avait dit que l'année 1900 était de bon augure et que sa date de naissance était également remarquable, parce qu'elle contenait beaucoup de neuf. Kitty était une enfant de Mars, lui rappelait Adeline lorsqu'elles se tenaient ensemble dans son salon privé du premier étage, l'une des rares pièces du château où il faisait toujours chaud. Cela signifiait que sa vie serait marquée par les conflits – une donne pas facile, distribuée par un Dieu assurément persuadé que Kitty relèverait le défi avec courage et sagacité. Adeline lui racontait bien d'autres choses, et Kitty préférait de loin ses histoires d'anges et de démons aux contes arides que lui lisait sa gouvernante écossaise, et même aux bavardages des servantes de cuisine, qui relayaient pour la plupart des ragots que Kitty était trop jeune pour comprendre. Adeline Deverill savait des *choses*. Des choses que le grand-père de Kitty qualifiait de « balivernes » en levant les yeux au ciel, des choses dont son père se moquait gentiment et qui causaient beaucoup d'inquiétude à la mère de Kitty. Maud Deverill ne trouvait pas amusantes les histoires d'esprits, de cercles de pierres et de malédictions, et elle demanda à Miss Grieve, la gouvernante écossaise de Kitty, de punir l'enfant si elle se complaisait dans ce qu'elle considérait comme d'« horribles superstitions paysannes ». Miss Grieve, avec ses lèvres pincées et son phrasé sec, n'était que trop heureuse de donner des coups de cravache sur la paume des mains de Kitty, qui avait donc appris la dissimulation. Elle était devenue aussi furtive qu'un renard, ne s'autorisant à manifester un quelconque intérêt qu'avec sa grand-mère, dans la chaleur de sa petite tanière qui sentait le feu de tourbe et le lilas.

Kitty n'habitait pas au château. Le château était l'endroit où vivaient ses grands-parents. Son père en hériterait un jour, en même temps que du titre de Lord Deverill, qui remontait au XVII^e siècle. Kitty vivait sur le domaine, dans l'ancien pavillon de chasse situé au bord de la rivière, à distance de marche du château. Ignorée par sa mère et trop futée pour

sa gouvernante, l'enfant pouvait gambader librement dans les jardins et la campagne environnante et jouer avec les enfants catholiques de la région, qui partaient pour les champs avec leurs gamelles. Si sa mère l'avait appris, elle en serait tombée malade et aurait dû se retirer dans sa chambre pendant une semaine pour se remettre du choc. Fondamentalement, Maud était si souvent ailleurs qu'elle semblait même oublier avoir un quatrième enfant et s'agaçait lorsque Miss Grieve le lui rappelait.

La plus grande amie et alliée de Kitty était Bridie, la fille aux cheveux noir corbeau de Mrs Doyle, la cuisinière de Lady Deverill. Elles étaient nées la même année, à seulement un mois d'écart, et Kitty considérait qu'elles étaient des « âmes sœurs » en raison de la proximité de leurs dates de naissance et du fait qu'elles s'étaient retrouvées ensemble au château Deverill, où Bridie aidait sa mère à la cuisine, pour la corvée de pluches et la vaisselle, tandis que Kitty rôdait autour de la grande table en bois, en chipant une carotte de temps à autre lorsque Mrs Doyle avait le dos tourné. Certes, elles n'avaient pas les mêmes parents, disait Kitty à Bridie, mais leurs âmes étaient liées pour l'éternité. Sous leurs enveloppes matérielles, elles étaient des créatures de lumière et il y avait très peu de différences entre elles. Reconnaisante de l'amitié de Kitty, Bridie ne demandait qu'à la croire.

Adeline, qui avait une vision non conventionnelle du monde, ne voyait pas d'un mauvais œil le fait que les filles s'amusaient ensemble. Elle adorait cette étrange petite-fille qui lui ressemblait tant. Elle avait trouvé en Kitty une alliée dans une famille qui haussait les épaules à la seule évocation des fées et tremblait à celle des fantômes – tout en prétendant ne pas y croire. Elle-même était persuadée que les âmes habitaient des corps physiques afin de vivre sur terre et d'en tirer des leçons importantes pour leur évolution spirituelle. Ainsi, la position sociale et la fortune d'une personne n'étaient qu'un costume nécessaire au rôle qu'elle jouait, et non le reflet de sa valeur en tant qu'âme. Pour Adeline, un mendiant avait autant de valeur qu'un roi et elle traitait tout un chacun avec le même respect. Quel mal y avait-il à ce que Kitty

et Bridie prennent plaisir à la compagnie l'une de l'autre ? Les sœurs de Kitty étaient trop âgées pour jouer avec leur cadette, et Celia, sa cousine anglaise, ne venait la voir que l'été, si bien que la pauvre enfant était seule et sans amis. Sans Bridie, Kitty risquait de s'enfuir avec les lutins et les farfadets et ils la perdraient à jamais.

Une histoire fascinait particulièrement la fillette : la malédiction de Barton Deverill. Toute la famille la connaissait, mais personne n'y croyait, à part la grand-mère de Kitty et Kitty elle-même. Et celles-ci ne se contentaient pas d'y croire, elles *savaient* que c'était vrai. C'est cette certitude qui liait fermement et irrévocablement la grand-mère et la petite-fille, car Adeline avait un don qu'elle avait toujours gardé secret, même vis-à-vis de son mari, et la petite Kitty en avait hérité.

– Je vais te raconter la malédiction de Barton Deverill, dit Kitty à Bridie un samedi après-midi d'hiver, dans l'obscurité de leur antre sous l'escalier de service, un vieux cagibi désaffecté dans les communs du château.

Kitty tenait fermement une bougie qui éclairait son visage blanc de telle sorte que ses grands yeux gris semblaient étrangement vieux, comme ceux d'une sorcière, et Bridie sentit un frisson parcourir sa peau, un frémissement proche de la peur. Elle avait entendu sa mère parler de la Banshee et de son cri qui présageait la mort.

– Qui était Barton Deverill ? demanda Bridie, son accent irlandais musical contrastant fortement avec le phrasé anglais, plus haché, de Kitty.

– C'était le premier Lord Deverill. C'est lui qui a bâti ce château, répondit Kitty, en parlant tout bas dans un souci de dramatisation. C'était une vraie brute.

– Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Il a pris des terres qui ne lui appartenaient pas et il a bâti dessus.

– À qui appartenaient ces terres ?

– Aux O'Leary.

– Les O'Leary ? (Les yeux noirs de Bridie s'écarquillèrent et ses joues s'empourprèrent.) Tu ne parles pas de notre Jack O'Leary ?

– Lui-même. Inutile de te dire qu’entre les Deverill et les O’Leary, ce n’est pas le grand amour.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Barton Deverill, mon ancêtre, était un partisan du roi Charles I^{er} d’Angleterre. Après la défaite des armées de Charles I^{er} par Cromwell, il s’est enfui en France avec le fils du roi. Plus tard, quand Charles II a été couronné roi, il a récompensé Barton pour sa loyauté en lui accordant un titre et les terres sur lesquelles il a construit ce château. D’où la devise de la famille : « Le château d’un Deverill est son royaume ». Le problème, c’est que ces terres n’appartenaient pas au roi, mais aux O’Leary. Alors, quand on les en a chassés, la vieille Maggie O’Leary, qui était une sorcière...

Bridie eut un petit rire nerveux.

– Ce n’était pas vraiment une sorcière !

Mais Kitty était très sérieuse.

– Si, c’était une vraie sorcière. Elle avait un chaudron et un chat noir qui pouvait changer une personne en pierre d’un seul regard de ses grands yeux verts.

– Ce n’est pas parce qu’elle avait un chaudron et un chat que c’était une sorcière, objecta Bridie.

– Maggie O’Leary était une sorcière et tout le monde le savait. Elle a lancé une malédiction sur Barton Deverill.

Le rire de Bridie s’étrangla dans sa gorge.

– Et quelle était cette malédiction ?

– Un sort empêche Barton Deverill et tous les héritiers mâles après lui de quitter le château Deverill et les condamne à rester entre les deux mondes jusqu’à ce qu’un O’Leary revienne vivre sur les terres. C’est très injuste, parce que Grandpa et Papa devront rester ici à l’état de fantômes, peut-être pour toujours. Grandma dit qu’il est très peu probable qu’un Deverill épouse une O’Leary !

– On ne sait jamais. Ils se sont élevés socialement depuis cette époque, ajouta Bridie, en pensant à Jack O’Leary, dont le père était le vétérinaire local.

– Non, ils sont tous maudits, même mon frère Harry, soupira Kitty. Aucun d'entre eux n'y croit, mais moi, si. Je connais leur sort, et cela m'attriste.

– Alors, ça veut dire que Barton Deverill est toujours là ? demanda Bridie.

Les grands yeux gris de Kitty s'agrandirent encore.

– Il est toujours là et on ne peut pas dire que ça le réjouisse.

– Tu n'y crois pas vraiment, si ?

– Je ne le crois pas, je le *sais*, dit Kitty avec insistance. Je le vois.

Et elle se mordit la lèvre, consciente d'en avoir peut-être trop dit.

L'intérêt de Bridie monta d'un cran. Elle savait que son amie n'était pas une menteuse.

– Comment peux-tu le voir si c'est un fantôme ?

Kitty se pencha en avant et chuchota :

– Parce que je vois les morts.

La flamme de la bougie vacilla sinistrement comme pour corroborer son affirmation, et Bridie frissonna.

– Tu peux voir les morts ?

– Je peux les voir et je les vois. Tout le temps.

– Tu ne me l'avais jamais dit.

– Je n'étais pas sûre de pouvoir te faire confiance.

– Alors, comment sont-ils, les morts ?

– Transparents. Certains sont clairs, d'autres sombres. Certains sont bienveillants et d'autres non. Barton Deverill est plutôt sombre. Je pense que ce n'était pas un brave homme de son vivant, ajouta Kitty avec un haussement d'épaules.

– Et ça ne te fait pas peur ?

– Avant, si, jusqu'à ce que Grandma m'apprenne à ne pas les craindre. Elle les voit aussi. C'est un don. Mais je n'ai pas le droit d'en parler. À personne.

Elle frotta machinalement la paume de sa main avec son pouce.

– Ils vont t'enfermer, dit Bridie d'une voix tremblante. C'est ce

qu'ils font, tu sais. Ils enferment les gens dans les immeubles en briques rouges de Cork pour moins que ça, et personne n'en ressort jamais. Jamais.

– Alors tu n'as pas intérêt à me dénoncer.

– Oh, je ne ferais jamais ça.

Kitty esquissa un sourire.

– Tu veux en voir un ?

– Un fantôme ?

– Barton Deverill.

Les joues de Bridie se vidèrent de leur sang.

– Je ne sais pas...

– Viens, je vais te présenter.

Kitty souffla la bougie et ouvrit la porte.

Les deux fillettes se précipitèrent dans le couloir. Leur couleur de cheveux mise à part, elles auraient pu être sœurs, car elles étaient de taille et de constitution semblables. Cependant, il y avait une différence marquée dans leurs vêtements et leur attitude. Kitty portait une robe blanche, ornée de dentelle fine et de soie, ceinte à la taille d'un nœud bleu pâle, alors que celle de Bridie était brune et informe, taillée dans une bure grossière et rêche. Kitty portait d'épais bas noirs et des bottines noires à lacets qui lui arrivaient à mi-mollet, tandis que Bridie avait les pieds nus et sales. La gouvernante de Kitty lui brossait les cheveux et les retenait autour de son visage avec des rubans ; Bridie ne bénéficiait pas de tels soins et sa chevelure, emmêlée, lui arrivait presque à la taille. La différence ne se bornait pas à leur tenue, elle résidait aussi dans la façon dont elles considéraient le monde. Kitty avait le regard ferme et hautain d'une enfant née avec des privilèges et des droits alors que Bridie avait le regard farouche d'une sauvageonne constamment affamée. Mais il y avait chez Kitty un désir sous-jacent qui comblait le fossé qui les séparait. Sans la compagnie affectueuse de ses grands-parents et l'attention sporadique que lui prodiguait son père lorsqu'il n'était pas à la chasse, au tir aux pigeons ou sur les champs de courses, Kitty aurait été privée

d'amour. C'est ce besoin d'affection insatiable qui équilibrait leur amitié, car Kitty avait besoin de Bridie autant que Bridie avait besoin d'elle.

Kitty n'était pas consciente de ces différences, contrairement à Bridie, qui entendait ses parents et ses frères se plaindre sans cesse de leur sort. Cependant, elle aimait trop son amie pour céder à la jalousie, et elle était trop flattée de son amitié pour risquer de la perdre. Elle acceptait sa position avec passivité, docile comme un mouton.

Les deux filles entendirent Mrs Doyle tancer l'une des servantes dans la cuisine, mais elles se faufilèrent tout de même dans l'escalier de service, aussi silencieuses que des chatons, conscientes que si on les surprenait, la récréation serait terminée et Bridie sommée de venir faire sa toilette à l'évier.

Personne ne montait jamais dans la tour ouest. Elle se dressait, froide et humide, sur les hauteurs du château, et l'escalier en colimaçon aurait eu bien besoin d'être réparé. Deux des marches en bois s'étaient effondrées et Kitty et Bridie durent enjamber les vides. Bridie respira plus librement, car personne ne viendrait les chercher là. Kitty poussa la lourde porte en haut de l'escalier, jeta un coup d'œil à la ronde et se retourna vers son amie.

– Viens, chuchota-t-elle. N'aie pas peur. Il ne te fera pas de mal.

Le cœur de Bridie s'emballa. Allait-elle vraiment voir un fantôme ? Kitty semblait tellement sûre d'elle. Timidement et en même temps fébrile, Bridie la suivit dans la pièce et la regarda sourire à un vieux fauteuil délabré, comme si quelqu'un y était assis. Mais Bridie ne voyait rien d'autre que le tissu de soie bordeaux passé. Pourtant, la pièce était plus froide que le reste du château et, prise d'un frisson, elle referma ses bras autour d'elle pour tenter de se réchauffer.

– Alors, tu le vois ? demanda Kitty.

– Je ne vois rien du tout, répondit Bridie, qui en mourait pourtant d'envie.

– Mais il est juste là ! s'exclama Kitty en montrant le fauteuil. Regarde mieux.

Bridie regarda aussi fort que possible, à en avoir les larmes aux yeux.

– Je ne doute pas de toi, Kitty, mais je ne vois rien qu'un vieux fauteuil.

Kitty était visiblement déçue. Elle fixa l'homme renfrogné assis dans le fauteuil, les pieds posés sur un tabouret, les mains croisées sur son gros ventre, et se demanda comment il était possible qu'elle le voie aussi nettement alors que Bridie n'y parvenait pas.

– Mais il est juste sous ton nez. C'est mon amie, Bridie, dit Kitty à Barton Deverill. Elle ne peut pas vous voir.

Barton secoua la tête et leva les yeux au ciel. Il n'était pas étonné. Il était coincé dans cette tour depuis plus de deux cents ans, et pendant tout ce temps seules quelques rares personnes l'avaient vu – le plus souvent involontairement. Au début, il avait trouvé assez amusant d'être un fantôme, mais maintenant il était las d'observer les nombreuses générations de Deverill qui y naissaient et y mouraient, et encore plus désabusé par le spectacle de ceux qui, comme lui, restaient coincés dans le château sous une forme spectrale. Il n'aimait pas particulièrement la compagnie, et les Lords Deverill furibonds qui flottaient dans les corridors étaient maintenant trop nombreux pour qu'il puisse les éviter facilement. Cette tour était le seul endroit où il pouvait leur échapper, et fuir leur colère lorsqu'ils découvraient soudain, en mourant, que la malédiction de Barton Deverill n'était pas qu'une légende familiale, mais une vérité tangible. Avec le recul de l'expérience, ils auraient volontiers pris une O'Leary pour épouse, s'assurant ainsi le repos éternel des âmes libres au paradis. Enfin, les choses étant ce qu'elles étaient, les jeux étaient faits et ils se trouvaient coincés là avec pour seule perspective de *lui* reprocher sur tous les tons d'avoir construit le château sur les terres des O'Leary.

Barton tourna ses yeux las vers l'étrange petite fille dont le visage était devenu rouge d'indignation, comme si c'était de sa faute si son amie ordinaire était incapable de le voir. Il croisa les bras et soupira. Il n'était pas d'humeur à discuter. Le fait qu'elle vienne le trouver

comme cela, de temps en temps, ne faisait pas d'elle son amie et ne lui donnait pas la permission de l'exhiber comme un animal exotique dans une ménagerie.

Kitty le regarda se lever et traverser le mur.

– Il est parti, dit-elle en laissant retomber ses épaules en signe de défaite.

– Où ?

– Je n'en sais rien. Il est plutôt grognon, mais je le serais aussi si j'étais piégée entre deux mondes.

– Bon, on peut y aller, maintenant ? fit Bridie en claquant des dents.

– Je suppose, soupira Kitty, et elles redescendirent l'escalier en colimaçon. Tu ne le diras à personne, n'est-ce pas ?

– Croix de bois croix de fer, répondit Bridie solennellement, se demandant soudain si son amie n'avait pas un peu trop d'imagination.

Dans les entrailles du château, Mrs Doyle préparait avec dextérité des boulettes de beurre entre deux palettes de bois rainurées, tandis que ses jeunes aides maigrichonnes s'affairaient à éplucher les pommes de terre, battre les œufs et plumer les volailles pour le dîner du soir, auquel Lady Deverill avait invité ses sœurs, deux vieilles filles, Laurel et Hazel – autrement dit le laurier et le noisetier, ce qui leur valait le surnom affectueux d'Arbrissottes –, les parents de Kitty, Bertie et Maud, ainsi que le recteur et sa femme. Une fois par mois, Lady Deverill invitait le recteur à dîner – par obligation, car c'était une véritable épreuve, ce goinfre pontifiant ayant une prédisposition à débiter à table des sermons alors qu'on ne lui demandait rien. Lady Deverill n'avait pas une très haute opinion de lui, mais c'était son devoir, en tant que doyenne de Ballinakelly et membre de l'Église d'Irlande. Elle donna donc ses instructions à la cuisinière, fit venir des fleurs des serres et convia, non sans malice, ses sœurs à le divertir de leur verbiage ininterrompu.

En voyant Bridie, Mrs Doyle pinça les lèvres.

– Bridie, que fais-tu à traîner dans le couloir alors que j’ai un banquet à préparer ? Viens te rendre utile et plume cette perdrix.

Elle brandit l’oiseau en le tenant par le cou. Après avoir lancé une grimace à Kitty, Bridie alla rejoindre les apprenties cuisinières autour de la longue table en chêne au milieu de la pièce. Mrs Doyle jeta un coup d’œil à Kitty, qui se tenait dans l’embrasure de la porte, avec son long visage blanc et sa bouche aux commissures perpétuellement relevées, comme si elle était seule à connaître quelque secret d’importance, et elle se demanda ce que cette enfant pouvait bien penser. Il y avait quelque chose dans ses yeux qui lui faisait froid au cœur. Elle ne se l’expliquait pas, et n’en voulait pas aux filles de jouer ensemble, mais elle savait qu’il ne sortirait rien de bon de cette amitié quand, en grandissant, la vie leur ferait inévitablement suivre des chemins différents et que sa Bridie serait tourmentée par la froideur et le rejet de Kitty. Elle se remit à la confection de ses boulettes de beurre, et lorsqu’elle releva la tête, Kitty était partie.